

Chapitre 3

Les histoires de progrès nous ont rendus aveugles.

Anna Lowenhaupt Tsing¹

Rien de nouveau !

Comme promis, chers lecteurs, passons maintenant la porte de l'atelier. Mais de quel atelier ? Celui d'il y a 100 ans, 50 ans, 10 ans ou celui d'aujourd'hui ? Peu importe, car rien n'a changé. Arno Stern le disait déjà en 1989 et il en est de même en 2015 : *Ici, durant 30 ans [disons 130 ans], rien n'a changé. Si ceux qui se trouvaient ici il y a deux décennies ont grandi, vieilli, s'ils ont disparu, d'autres, qui leur ressemblent, sont ici aujourd'hui ; il y a toujours des petits, des grands, des très grands, faisant des gestes semblables devant des feuilles accrochées au mur parmi les mêmes pellicules de couleurs et ce même instrument, au centre, toujours en service, inaltéré, toujours aux bons soins de centaines de joueurs.*² Effectivement, j'ai beau chercher... l'atelier a traversé plus d'un siècle et est resté le même, je ne parviens même pas à parler **des** ateliers car même s'il y en a de fait plusieurs, en des endroits différents, à l'intérieur on se trouve à l'atelier, immuable.

L'atelier immuable

- quatre murs recouverts d'isorel mou et de papier kraft qui, au fil des années, se colore des dépassements enchevêtrés des uns et des autres,
- une étagère pour les feuilles,
- au centre, la Table-Palette : 18 couleurs, trois pinceaux à côté de chacune d'elle, à l'une de ses extrémités la bouteille d'eau, à l'autre la boîte de punaises,
- sur un mur, un petit meuble qui contient les mélanges,
- un lavabo pour rincer les pinceaux et parfois les mains, mais un seau peut suffire,
- des tabourets, escabeaux et échelles pour ceux qui partent dans les hauteurs, quelques coussins pour ceux qui peignent parfois tout en bas.

Voilà, vous savez tout de l'atelier. J'ai failli oublier l'éclairage : quatre néons au plafond afin que la luminosité soit la même partout et que les ombres ne gênent pas celui qui trace.

Tout cela est d'une sobriété à couper le souffle. Et pourtant, dès qu'une personne entre, c'est un véritable ballet qui commence. Elle va chercher la feuille, puis se dirige vers un mur, le servant l'accompagne, elle va chercher deux punaises, une autre personne arrive, puis une autre, elle va à la table-palette prendre du bleu, rencontre une petite personne qui prend du jaune, une grande appelle « punaise ! », une autre ajoute une feuille, le servant passe de l'une à l'autre, ajoute quelques gouttes,

1 Anna Lowenhaupt Tsing, Le champignon de la fin du monde, La découverte, 2015

2 Arno Stern, Les enfants du Closlieu, Hommes et Groupes Éditeurs, 1989

déplace une punaise, prépare un mélange... ce sont des déplacements, des voix ; un rythme, un mélange d'activité et de quiétude intenses... et pendant ce temps-là, les tracés s'expriment.

Inutile d'en dire davantage car vous connaissez. Vous savez pourquoi ce lieu n'a jamais changé, parce qu'il s'y trouve seulement ce dont on a besoin pour que la Formulation émerge. Il n'est jamais venu à l'idée de personne d'ajouter de la musique, des fauteuils où je ne sais quoi d'autre parce que tout ce dont on a besoin est là et tout ce qui n'est pas utile ne s'y trouve pas. Peut-être que certains, à d'autres époques, ont tenté d'ajouter quelques éléments, si ce n'est dans le mobilier, dans l'intention – un soupçon de thérapie, de conseils ou d'accompagnement à la créativité – mais cela n'a jamais duré car les tracés de la Formulation n'ont besoin d'aucune aide pour jaillir, bien au contraire, ils ont besoin qu'on les laisse tranquilles : des feuilles, des pinceaux, la présence des autres et le non-regard.

La permanence

Il est presque facile pour nous de constater cette inutilité du changement après-coup. Pour Arno Stern, il s'agissait en même temps d'une réflexion et d'une intuition. Ses voyages, dont nous reparlerons plus tard, ne l'ont pas seulement amené à constater l'universalité des tracés de la Formulation. Il a été certes essentiel de voir que des individus qui n'avaient jamais tenu de pinceaux et vivaient dans la brousse traçaient les mêmes signes que des petits parisiens qui grandissaient au milieu des immeubles et venaient chaque semaine à l'atelier, cela a confirmé l'existence de la « mémoire organique » qu'on méconnaissait alors. En plus de ce premier plan, ces voyages ont également permis à Arno Stern de réaliser que l'ambiance de l'atelier, hors du monde, était plus proche de la façon de vivre de ces populations dites « primitives ».

Cela a confirmé la nécessité de conditions particulières pour l'expression, dont l'absence de jugement et d'intervention extérieure. Ce n'est pas un hasard si les ateliers se sont multipliés au moment où nous avons commencé à refuser une certaine façon de vivre. Pour que des tracés profondément humains puissent émerger, il fallait leur laisser la place, Arno Stern l'avait provoqué involontairement en tenant l'atelier hors du monde, plus tard il a pris conscience de cette corrélation et l'exprime dans ce texte :

Mesdames, Messieurs... Ne vous a-t-on pas appris que c'est très mal de se répéter ? On vous a dit, n'est-ce pas, que le changement est une nécessité vitale, et un enrichissement ! Les slogans qui font vendre proclament : « New ! » et « Changez pour... ». On veut que vous ne vous contentiez jamais de ce que vous avez, que vous trouviez insupportable ce avec quoi vous avez pris l'habitude de vivre, et que votre plus ardent désir soit d'en changer. Votre désir doit être celui des changements, non pas du changement. Le critère de qualité est totalement abandonné dès l'instant que vous ne devez pas envisager de garder longtemps ce que vous acquérez. L'instabilité vous paraîtra un signe de vitalité. Le vrai slogan devrait être : « Changez pour changer ! ».

A l'opposé de cette instabilité, les nomades sont des gens d'une extrême permanence. Ils se déplacent dans un monde qui vit selon ses rythmes mais ne varie pas. Ils ont perfectionné un mode de subsistance qu'ils ne remettent pas en question. Leurs vêtements les protègent, les parent, les distinguent sans passer par les méandres de la mode. Vous n'êtes pas des nomades mais des citoyens civilisés et, si vous ne savez pas lancer un caillou, comme un pâtre du désert, avec une sûreté invariable, ni sauter, ni courir, percevoir un murmure à des distances incroyables, vous avez développé d'autres aptitudes tout aussi honorables. Mais vous êtes saisis d'instabilité inquiétante comme d'une maladie épidémique. Vous vous plaignez beaucoup et, cependant, vous voulez imposer votre état à tout le monde.

Il faut distinguer entre le changement et le perfectionnement. Comme aussi entre la stabilité et l'encroûtement. Ce qui est nouveau n'est peut-être pas mieux que ce qui a précédé. Et ce qui dure peut perpétuer une erreur. La nouveauté en soi, tout comme le refus de la nouveauté, ne contiennent aucune qualité ; et ce ne sont pas des critères. Combien d'innovations, saluées comme de véritables

révolutions, n'ont duré que le temps de leur nouveauté ! S'il s'agit seulement de surprendre, la qualité essentielle est la ruse. On raille souvent les innovations une fois qu'elles sont passées. Qu'importe, l'éphémère appelle une incessante succession. La société de consommation ne survit que par ce remue-ménage. S'il s'arrête, elle tombe en morceaux. Ceux qui la font marcher le savent et ils prennent soin de votre mentalité. Ils entretiennent votre fièvre au degré qui vous fait tourner la tête sans vous faire tomber. Consommez, changez et inoculez à vos enfants cette insatisfaction qui les rend instables. (...) Plus tard, on jugera cette société et l'on s'étonnera de son incapacité à choisir une autre voie d'évolution.

La réitération est une nécessité vitale

Il y a pire : cette absence de changement, cette permanence, ne caractérise pas seulement le lieu mais aussi les tracés qui y ont cours. C'est en ce sens qu'il s'agissait aussi d'une intuition : dans l'atelier, Arno Stern baignait dans un monde à part, au milieu de tracés qui sont indépendants du monde extérieur, qui viennent de l'intérieur de la personne. Or ces tracés sont non seulement les mêmes pour tous, mais aussi caractérisés pour chaque individu par la répétition ; pour chacun les mêmes tracés, les mêmes couleurs, un même agencement reviennent. L'évolution signifie souvent l'intensification de ce qu'Arno Stern a nommé la Réitération, processus qui se montre d'abord timide et partiel et devient dominant, voire exclusif.

Ce point fut sans doute le plus difficile à faire accepter pour Arno Stern à l'époque de ses découvertes. On avait l'habitude de proposer des activités variées à l'enfant afin de lui enseigner un maximum de choses, sans lui laisser le temps et la possibilité d'approfondir. Il était non seulement considéré comme normal de le rendre ainsi dépendant des divers enseignements et découvertes fournis par les adultes plutôt que de laisser grandir sa propre capacité à explorer, mais il était également très mal vu qu'un enfant répète. Répéter le même dessin, ne pas innover, cela signifiait manquer d'imagination, de souplesse, voire souffrir d'obsession. Arno Stern a dû vérifier, inventorier et montrer les milliers de documents collectés dans l'atelier et auprès d'enfants qui n'avaient jamais été scolarisés pour démontrer le caractère naturel, intrinsèquement humain, de la répétition.

« Plus tard »

Je me souviens moi aussi qu'au début de l'atelier, il était encore difficile d'expliquer aux personnes la nécessité de la répétition, si certains s'en trouvaient soulagés, beaucoup avaient peur de cette absence de « variété », d'innovation. Nous avons été éduqués à changer, découvrir du nouveau, surtout pas à continuer et répéter. Heureusement, nous sommes parvenus au « plus tard » dont parlait Arno Stern plus haut et avons fini par interroger l'évolution de cette société. Cela s'est fait sous la contrainte car nous étions tous embarqués dans la philosophie du progrès perpétuel.

Lorsque nous avons réalisé que les ressources naturelles n'étaient pas illimitées, que les richesses n'étaient pas partagées, que notre monde courait vers la ruine, nous avons réfléchi aux manières de *vivre avec le trouble*³. Certains, sans besoin d'être acculés, savaient depuis longtemps que la dépendance à la nouveauté n'était pas le seul chemin possible mais, une fois mis face aux perturbations générées par cette fuite en avant, la prise de conscience s'est étendue.

Des questions se sont posées, des imaginaires ont immergé, le passé a été réinterrogé. Ce qui était considéré depuis des siècles comme une progression linéaire a commencé à être remis en cause, peut-être s'agissait-il d'une erreur d'orientation.

3 Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, Les Éditions des mondes à faire, 2020

Évidemment, nous n'avons pas tout résolu, il est difficile de se défaire des habitudes. Mais nous avons osé un pas de côté et cela a commencé par l'enfance. Nous avons cessé de vouloir optimiser les capacités de l'individu depuis sa tendre enfance, retrouvé la confiance dans le vivant, ses potentialités. C'est alors que petit à petit, les ateliers sont devenus plus visibles. De plus en plus de personnes ont découvert l'atelier, ce lieu d'un autre temps, à la fois reculé et avant-gardiste, au sein duquel s'allie l'éphémère et le durable. Sentir cet autre temps fut une clé : *dans l'atelier le temps n'est pas arrêté, il est autre. On se régénère, on renaît dans cette quiétude, en transgressant les interdits d'être, et les obligations de ne pas être soi-même.*⁴ Libérés du regard de l'autre, de nos propres jugements, de l'opposition apprise entre progrès et stagnation, nous avons été de plus en plus nombreux à découvrir une continuité, une stabilité, une permanence du plaisir de tracer, de faire, de vivre. Une brèche s'est ouverte, la possibilité de vivre autrement : *vivre autrement, ce n'est pas jeûner, renoncer aux plaisirs, ce n'est même pas aller ailleurs. Il faut, sincèrement, ne plus vivre par délégation de pouvoir.*⁵

Ne plus vivre par délégation de pouvoir. Qu'est-ce que cela signifie ? Explorer, expérimenter, décider par soi-même. Prendre le risque de ne plus subir, obéir ou désobéir à des injonctions extérieures, car cela revient finalement au même. L'atelier offre la possibilité à chacun de redevenir sa propre boussole sans besoin de réfléchir pendant des heures ou années pour tenter de savoir où l'on se situe, non, simplement retrouver l'habitude d'exprimer ce que l'on est et de vivre tels que nous sommes. C'est beaucoup ! Il est tout à fait naturel que les personnes se soient tournées vers l'atelier au moment où l'humanité était en quête d'un destin plus harmonieux, car c'est un outil qui permet de retrouver la capacité de ressentir ses propres besoins, très concrets, au-delà des idéaux, des modes, du temps et même... de l'espace. Mais cela nous le découvrirons dans le prochain chapitre, préparez-vous à partir en voyage !

*De tels rythmes enchevêtrés constituent une alternative temporelle bien vivante
au temps unifié du progrès dont nous avons encore la nostalgie.*⁶

Anna Lowenhaupt Tsing

4 Arno Stern, *Les enfants du Closlieu*, Hommes et Groupes Éditeurs, 1989

5 Arno Stern, *Les enfants du Closlieu*, Hommes et Groupes Éditeurs, 1989

6 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde*, La découverte, 2015